

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

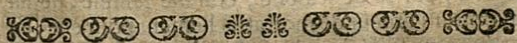
**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XXVI. Suite.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2367**

raimer ses influences sur son esprit? N'est-ce pas son devoir de le faire, zélé catholique comme il l'est? L'Evêque, honnête homme & ferme dans ses principes, comme il l'est aussi, peut-il refuser de seconder le Père Marefcotti?

Mais quelles épreuves, mon cher Docteur Bartlet, pour un cœur qui est dans l'attente?... Ne nous convaincront-elles pas de la vanité de toutes les esperances humaines pour notre bonheur? Je suis dans une humeur fort sérieuse. Mais que puis-je vous dire là dessus que vous n'avez su beaucoup mieux avant moi. „ Quand nous sommes apellés à agir avec grandeur & avec courage, vous ai-je ouï dire une fois, „ prêchons par nos actions. „ Les discours seroient alors inutiles. Dieu seul fait si le cœur seroit puni ou recompensé par l'accomplissement de ses souhaits les plus ardens. Mais ce que je fais, c'est que si Clémentine me donnoit sa main & son cœur, & que des scrupules de Religion l'empêchassent d'être heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement malheureux; surtout si je l'avois engagée par mes instances à me favoriser contre son jugement.



## L E T T R E XXVI.

Suite.

J'ai été obligé de quitter la plume; mon cœur étoit trop agité pour écrire.

Nous eumes une longue conversation sur

ce sujet extraordinaire avant que de quitter la chambre de Jeronymo. Ils parurent tous douter, comme je vous l'ai dit, que Clémentine pût persister dans sa nouvelle résolution. Le Marquis & la Marquise furent d'avis de la laisser toute entière à sa propre volonté; & le Comte proposa, pour appuyer leur sentiment, que ni l'Evêque, ni le Père Marescotti d'un côté, (quoiqu'il fût question de la Religion) ni Jeronymo & moi de l'autre, ne travaillions ni à ébranler, ni à affermir sa résolution. Jeronymo dit qu'il ne vouloit avoir qu'une conversation avec sa sœur en particulier, avant que de se conformer à cette proposition.

Ils m'en demandèrent mon sentiment. Je leur dis qu'il y avoit dans son papier quelques articles d'une nature trop importante, pour que je refusasse de consentir à leur proposition: mais que cependant, si je remarquois dans nos conversations entre elle & moi, à l'avenir, qu'elle fût disposée à changer de sentiment, & qu'elle parût souhaiter d'être encouragée à déclarer son changement, ils devoient me permettre, & pour mon honneur, comme homme, & par égard pour sa délicatesse, comme femme, de lui montrer l'ardeur de mon attachement pour elle, en prévenant sa déclaration, & même en la sollicitant.

La Marquise baissa la tête, en faisant un sourire d'approbation.

Le Père Marescotti hésita, comme s'il eût quelque objection à faire; mais le Marquis lui ferma la bouche, en disant: Je suis sûr, Cavalier, que nous pouvons compter sur votre honneur, & sur votre délicatesse.

Je

Je suis sûr que nous le pouvons absolument, dit le Comte. Le Chevalier fait se mettre à la place des autres, & oublier ses propres intérêts, pour prendre des mesures justes & raisonnables.

Cela est vrai, dit Jeronymo; mais montrons au Chevalier qu'il n'est pas le seul homme au monde qui puisse agir ainsi.

Vous devez considérer, mon cher Jeronymo, dit l'Evêque, que la Religion est une considération supérieure à toutes les autres. Notre sœur qui suit l'exemple que lui donne le Chevalier, fera-t-elle découragée d'un si noble effort? Mais je souscris à la proposition, en laissant les choses égales des deux côtés.

Père Marescotti, dis-je, il faut que vous me rendiez le papier. Il faudra que j'y recoure souvent pour fortifier mon propre cœur, de manière que je puisse répondre à votre attente.

Le Père souhaita d'en tirer copie; il se retira pour cet effet.

Je ne doute pas qu'il n'en fasse grand usage auprès de la famille, & même auprès de la jeune Dame, si l'occasion s'en présente. Pour moi, si cette noble enthousiaste, quand la chaleur de son imagination sera passée, persiste à croire qu'elle est déterminée par une impulsion divine accordée à ses prières, je tâcherai de lui montrer que je puis répondre à la sommation qu'elle me fait de la soutenir contre moi-même, quoi qu'il puisse m'en coûter.

On m'engagea à rester à dîner. Elle s'excusa d'y paroître, mais souhaita que je la visse au sortir de table.

Camille me conduisit alors auprès d'elle. Je la trouvai pleurante. Elle craignoit, dit-elle, que je ne lui pardonnasse pas. Elle étoit sûre cependant que je lui pardonnerois si je connoissois les combats qu'elle effuyoit dans son ame.

Je tâchai de la calmer. Je lui dis que je lui demandois ses directions, & que j'étois résolu de les suivre; que son écrit me serviroit constamment de leçon; & que sa conscience seroit la règle de ma conduite, par rapport à mes espérances de sa faveur.

O Monsieur! dit-elle, que vous êtes bon! C'est de votre générosité après l'assistance divine que j'attens la force de soutenir ma résolution. Je ne me ressouviens qu'imparfaitement de ce que j'aurois fait, & à quoi j'aurois consenti, la dernière fois que vous étiez avec nous... Mais quand je me connoissois le mieux moi-même, je me sentoits plus disposée à répondre à l'attente de mes parens qu'à la vôtre, par rapport aux deux grands articles de la Religion, & de la résidence. Ma fortune, mon rang, méritoit votre considération, & mon orgueil étoit piqué quelquefois. Mais c'étoit l'intérêt éternel de votre ame, dont la considération avoit le plus de poids sur moi. O Monsieur, si vous aviez pu être catholique!

Elle joignit alors ses mains, & se les tordoit; les larmes couloient le long de ses jouës... Que le Dieu tout puissant vous convertisse, Cavalier!... Mais vous devez me laisser. Je recommence à être mal!... Laissez moi, Monsieur. Mais venez me voir demain. Je prierai en attendant pour avoir un esprit plus calme. Priez pour

pour moi aussi. Et priez pour vous-même, Chevalier. Le salut de votre ame, de votre ame immortelle, a été toujours mon premier objet.

Elle commença à parler sans suite. Ses yeux paroissent un peu égarés. Je pris congé d'elle, & sortant avec précipitation pour cacher mon émotion, je surpris le Père Marescotti, qui comme je le vis d'abord évidemment, par la confusion où je le trouvai, & les tentatives qu'il fit pour s'excuser, avoit écouté ce qui s'étoit dit entre Clémentine & moi. Il est triste qu'un zèle bien intentionné engageât cet honnête homme à faire une bassesse!

Point d'excuses, mon Père, lui dis-je. Si vous doutez de mon honneur, je puis me croire obligé en quelque manière, à la condescendance qui vous fait prendre cette methode pour m'éprouver. Permettez moi, mon cher Monsieur, de vous dire, c'est au Père Marescotti que je parle, qu'un homme qui dans les plus grandes actions de sa vie, pense qu'il est sous les yeux du tout-puissant, ne craindra pas d'être ouï par un de ses semblables.

Je vous demande mille pardons, dit-il en hésitant, & confus. Mais je vous avouerai la vérité; j'ai cru qu'il étoit presque impossible, qu'un jeune homme, dont l'amour pour la plus excellente des femmes est indubitable, pût tenir les conditions qui lui étoient prescrites, & s'empêcher d'user du pouvoir qu'elle avouë qu'il a sur son cœur... Mais pardonnez moi, Chevalier.

Pardonnez-vous à vous-même, mon cher Père, je vous pardonne de tout mon cœur.

Je

Je le menai à la chambre de Jeronymo, le suppliant de ne pas ajouter un mot là dessus; & que cet accident ne me fît rien perdre de son estime.

J'ai plus d'une fois, Docteur Bartlet, éprouvé l'inimitié irréconciliable de gens à qui j'avois pardonné quelques bassesses, & qui étoient moins disposés à me pardonner mon pardon, que moi leur faute. Mais le Père Marescotti ne peut être de ces gens-là. Il est capable d'une confusion généreuse. A peine put-il lever la tête pendant tout le tems que je fus là.

Je racontai à la famille, en présence du Père, ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Ils parurent surpris de sa fermeté. L'Evêque me dit qu'il avoit envoyé un exprès au Général, pour lui porter un récit fidèle de la présente situation des choses: il m'offrit de m'en montrer la copie. J'étois sûr, lui dis-je, que je pouvois compter sur sa générosité, & sur son honneur; & je serois bien aise de savoir les sentimens du Général & de son épouse, quand il auroit leur réponse.

Je promis de revenir le matin; & m'étant retiré dans mon logement, j'appris que le Comte de Belvédère m'y attendoit. Saunders & un domestique du Comte étoient ensemble au bas du degré, attendant, & cependant craignant, disoient-ils, mon retour. Saunders avoit dit au Comte qu'il étoit incertain quand je reviendrois; mais il avoit déclaré qu'il m'attendroit quelque tard que ce fût. Ils me prièrent tous deux de prendre garde à moi. Son domestique me dit qu'il avoit eu toujours l'esprit fort en desordre  
de.

depuis la dernière fois qu'il m'avoit vu, déclarant souvent que la vie lui étoit à charge. Il croyoit qu'il avoit sur lui une paire de pistolets: il me témoigna encore son inquiétude pour ma sûreté, & pour celle de son maître. Ne craignez rien, lui dis-je, le Comte est homme d'honneur; je ne voudrois pas le blesser pour tout au monde, & j'ose dire qu'il ne me blessera pas.

Je montai incessamment. Pourquoi, Monsieur, lui dis-je, (en prenant ses deux mains, malgré quelque résistance, dans les deux miennes, pour une double raison) pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que vous vouliez me faire cet honneur? Ou pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher dès que vous êtes venu?

Vous envoyer chercher! dit-il d'un air sombre; quoi auprès de votre Clémentine? Non!... Mais dites moi ce qui a été conclu; mon ame est impatiente de le savoir. Répondez comme un homme. Répondez en homme d'honneur.

On n'a rien conclu, Monsieur, on ne peut rien conclure, jusqu'à ce que les dispositions de Mademoiselle Clémentine soient pleinement connues.

Est-ce là tout l'obstacle...

Il n'est pas petit. Je vous assure que Clémentine fait ce qu'elle veut. Elle se mettra à son juste prix. Dans le fort de ses délires, elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse, qui distingue une vraie femme d'honneur: elle brille à présent avec un éclat redoublé, dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Elle fera d'autant plus de difficultés que ses parens en feront moins. Rien ne peut se fai-





re fitôt; & si cela peut vous mettre plus à votre aise, car je vois, Monsieur, que vous n'êtes pas calme, je vous promets que dès qu'il y aura quelque vraisemblance à une conclusion, je vous en informerai.

Et rien n'est-il encore conclu? Et me donnerez-vous de telles informations.

Oui, Monsieur.

Sur votre honneur?

Sur mon honneur.

Eh bien donc, j'ai encore quelques jours à me traîner sur la terre.

Que voulez-vous dire par là, Monsieur.

Le voici, me dit-il, en retirant ses mains de dedans les miennes, & prenant deux pistolets de poche. Je suis venu, résolu que vous en prendriez un à votre choix, si l'affaire avoit été conclue, comme je le craignois. Je ne suis pas un assassin, Monsieur, & je n'en ai jamais employé aucun. Je n'aurois pas voulu priver Clémentine de l'époux qu'elle auroit choisi. Tout ce que je voulois, c'est que la main à laquelle elle donneroit la sienne, prit auparavant ma vie. Je ne saurois vivre pour la voir la femme d'un autre homme quoiqu'elle ait refusé d'être la mienne... Vous auriez vu que je ne puis m'y résoudre.

Quelle témérité! lui dis-je, mais je vois que votre esprit est en desordre, autrement le Comte de Belvédère ne pourroit parler ainsi.

Il n'est pas impossible, sûrement, mon cher Docteur Bartlet, (quoique je commence à craindre qu'il n'y ait pas de l'apparence) que Clémentine change de sentiment. Je ne pouvois

par

par conséquent informer le Comte de notre présente situation, parce que l'esperance qu'il auroit pu en concevoir, n'auroit fait, en cas de changement, qu'augmenter son desespoir. Je me contentai donc de raisonner avec lui sur la témérité de son intention. Et lui aiant renouvelé les assurances que je lui avois faites, il prit congé de moi, si bien remis, qu'il me remercia de l'avis que je lui avois donné, & me dit qu'il en feroit le fondement de ses prières au ciel, pour avoir un esprit plus calme qu'il ne l'avoit eu depuis quelques jours.

Saunders, & le domestique du Comte parurent transportés de joie en nous voyant descendre ensemble d'un air de bonne amitié, & en nous traitant très-civilement l'un l'autre.

J'aurois dû vous dire, que le Comte, de son propre mouvement, en passant dans mon antichambre pour s'en aller, laissa ses deux pistolets sur une fenêtre. Mon cher Grandison, dit-il, qu'ils restent sous votre garde: ce sont des pièces bien travaillées. Où l'un d'eux auroit-il pu m'envoyer, à présent! ... Et dans quels embarras, en me survivant, vous étranger, n'aurez-vous pas pu vous trouver; ce que je ne confiderois point alors, car je n'avois de mauvais dessein que contre ma malheureuse existence! Je ne veux plus avoir ces armes en mon pouvoir...

Je finis ici pour cette nuit. Je n'expédierai pas ces Lettres, jusqu'à ce que je voye ce qui arrivera demain. Mon cher ami! Que l'incertitude est cruelle! ... Peut-être me serois-je cru plus obligé à la supporter, si je m'étois trouvé ainsi engagé, lié, & en suspens, par ma faute.